

Retour du Cartel d'Adresse du 24 juin 1995 (4)

On lira à la suite, dans l'ordre où ils ont été prononcés, les textes des « retours » des quatre membres du cartel d'adresse lors de la matinée du Dispositif du 24 juin 1995 :

4. Éric Didier

A propos du « retour dans le réel des patients perdus en route » – de la perte d'un objet passionnel des fins de cure – des écrits gardés après des arrêts de cure – de l'analyste qui reste encombré d'un transfert dont le patient s'est départi...

Tout cela me semble vouloir dire que si, côté patient, la cure peut se terminer, côté analyste cette terminaison est plutôt vécue comme interruption, comme rupture, perte restant surprenante, c'est-à-dire, de fait, inacceptable, non symbolisée.

Est-ce que les positions de dépression, de silence, de fatigue, d'indifférence des analystes ne viennent pas en partie de la répétition, de l'accumulation de ces ruptures non analysées et peut-être non symbolisables ?

D'où vient qu'on se prête à un tel traitement ? Quelqu'un a-t-il là-dessus une idée ?

Est-ce que ça raccourcit la durée de notre vie ou est-ce que ça la rallonge dans l'attente que, pour une fois au moins – la prochaine, bien sûr –, la partie se termine exactement au même instant pour chacun des partenaires ?

« Le rire de l'analyste »

Peut-être est-ce avec le temps du rire de l'analyste que la dimension de la démesure du sujet, son côté gargantuesque, se déploie. Car il s'agit aussi de permettre au sujet apparemment le plus anodin, le plus transparent, de donner et d'éprouver sa démesure ; que c'est cette démesure même qui renverse l'analyste d'une position moïque qu'il ne savait pas qu'il occupait.

Ce fantasme d'un tout jeune adolescent pour son premier baiser que les langues vont se prendre dans les appareils dentaires réciproques vouant les amoureux à un baiser éternel, amoureux à jamais prisonniers des progrès de la science dentaire ; façon de dire aussi sans doute la répulsion que suscite en lui l'idée de deux langues qui n'en faisaient qu'une, de poser la limite du transfert, d'annoncer déjà qu'un jour il partira et que, s'il a consenti à fourrer sa langue dans celle de l'analyste, il n'entend pas que ça dure éternellement.

« Extorquer un don du réel » – « la déshumanisation de l'analyste »

Si le patient est responsable de ses rêves, de son inconscient, alors, en dernière limite, la fonction de l'analyste ne peut pas répondre pour lui, alors, l'analyste n'a ni réponse ni même de présence ; et cela qui est la donnée de départ se retrouve en fin de parcours identique, dévoilé à la fin mais quand même déjà là pour commencer.

L'analyste ne peut rien à la demande, sauf qu'en refusant le leurre d'un octroi de l'objet exigé, il permet que se manifeste du Désir, c'est-à-dire la création d'une possibilité – en renonçant à l'objet comme propriété de l'Autre –, de métaphorisation, soit de production d'objet par le patient ; seul le refus de céder ce que nous n'avons pas rend possible cette métaphorisation et, du coup, relance la fonction de l'analyste ; je dis bien la fonction de l'analyste, et non le désir de l'analyste, lequel pourrait bien n'être qu'une pure saloperie.

Le don de l'analyste c'est de ne pas céder sur ça, de ne pas laisser croire qu'il recèle l'objet convoité, rêvé, ou honni. Encore que la pratique conduise tous les jours à céder à la demande, c'est-à-dire à mimer de l'identique entre l'analyste et le patient, parfois moment nécessaire, inévitable pour que se dévoile en fin de compte la dimension de l'altérité, soit de la radicale solitude de chacun des deux partenaires.

« *Contrôles, Cartels* »

Dans le contrôle, l'analyste s'en remet au contrôleur, soit se destitue pour qu'un lieu d'adresse soit réinstitué, réincarné, contrairement au cartel où le praticien est en position de solitude ; que c'est de cette position de solitude qu'il y a chance pour refonder la fonction d'analyste chez quiconque, chez un partenaire quelconque ; c'est la fonction qui est fondée, et pas une personne qui l'incarne.

« *L'instauration de la confiance* » – « *Éviter la souffrance du patient* »

La seule souffrance qu'il y a à leur éviter, c'est celle que de surcroît l'analyste pourrait leur infliger du haut de sa place par méconnaissance de sa propre agressivité ou de son rapport à la haine d'autrui (ce qui peut au mieux se traduire par la somnolence ou le pseudo-désintérêt, souvent évoqués le jour de la transmission des cartels). Pour le reste, comme l'écrit Edmond Jabès, que le sentiment de solitude qui est au fond de chaque être se soit considérablement amplifié, que toute confiance soit aujourd'hui doublée d'une méfiance qui la consume, c'est là une donnée due à l'histoire, celle des années brunes, et probablement une donnée singulière dont la consistance renouvelle sans doute les données des cures. Notre pratique n'est pas séparable ni de l'histoire ni du politique, même si bien sûr elle y échappe ; elle est d'ailleurs en dette vis-à-vis de la république laïque qui, contrairement aux tyrannies, l'autorise, autorise ce lieu où le sujet mis à mal dans et par le politique aussi, peut tenter de dire ; un lieu où le sujet qui n'est pas acéphale ne peut plus ignorer sa fragilité à l'égard du Politique et de ses aléas quand le sort du sujet peut devenir aléatoire, voire dérisoire face à l'État quand il devient criminel. Les analystes argentins le savent bien, d'avoir pu être soumis à la torture pour livrer le nom de leurs patients. Ainsi la question de l'instauration de la confiance en un analyste est-elle nouée, qu'on le veuille ou non, à ce qu'a d'aléatoire, d'abîmé, tout humain. Alors, espérer la confiance de l'analysant au nom de quoi ? Quant à lui éviter la souffrance, ce serait recouvrir la dimension de l'irréparable qui a d'abord à être reconnu, repéré pour ce que c'est, afin que le patient garde quelque chance de ne pas en rester à être le témoin muet, le mémorial éternel de sa catastrophe ou de ses catastrophes, entendez : celles qu'il a subies comme celles qu'il a produites ; il aura à se dé-saisir de la pseudo-implacabilité des énoncés de ces catastrophes qui ne sauraient rester en place d'origine, de cause du sujet.

À ce propos, l'exemple de ce fusil « oublié » au bord d'un chemin permettant à l'oubliés, à l'étourdi, de vivre et de commencer une cure montre quand même de l'irréparable : laisser traîner un fusil au bord d'une route, fût-ce pour survivre, ouvre cette possibilité qu'un autre le ramasse et ce fusil le fasse parler, en fasse usage ; petit crime éventuel qu'il y a dans la cure à dé-maquiller, petite catastrophe que l'espace de la cure ne devrait pas passer sous silence.